

PLOUTARCHOS, n.s.

Scholarly Journal of the
INTERNATIONAL PLUTARCH SOCIETY

Plutarchus



Plutarchus ein natürlicher maister vnd außspruchender schribt außser ein gepre-
ter vñ amrichter des kaisers Craym ist zu diser zeit an Irer achtmittel vñ glantz-
würdigkeit in fast großer achung gewest. von dem Dolicares in Irer hystorien also geschriben
Plutarchus der natürlicher maister ist in dem heiligthumb schriben in de wort
genawer verffentlich vnd in dem heiligthumb schriben der sinnen ein großer willfürer
chus tet sundern fleiß dem gepriet des kaisers hat migen erkannt vñ Difer Plutar-
digkeit. sein selbs erfamkeit. der ambleret man got vñ der vnderthanen namlich Gottes erbor-
ting. vñd er hat als ein hobgelerter man got vil bacher von mancherley materien vñd
sachen in Irer schriben vnd lateinlichem man got vil bacher von mancherley materien vñd
tapfcher bey Craymo angenehme begabung erlangt.

VOLUME 10 (2012/2013)

UNIVERSITY OF MÁLAGA (SPAIN)
UTAH STATE UNIVERSITY, LOGAN, UTAH (U.S.A.)

BOOK REVIEWS

ANN CHAPMAN, *The Female Principle in Plutarch's Moralia*, University College Dublin Press, 2011, XIII + 210 p. ISBN 9781906359645.

L'ouvrage, issu d'une thèse soutenue à l'University College de Dublin en 2009, est composé de cinq chapitres qui développent à tour de rôle la problématique générale énoncée dans le premier d'entre eux : comment se positionne Plutarque face aux femmes et au féminin ? La question, posée il y a bien longtemps par la recherche féministe, aurait été insuffisamment travaillée par les spécialistes d'études classiques et, selon l'auteure, peut se résumer ainsi : Plutarque était-il féministe ou misogyne ? L'orientation choisie dans la thèse est ensuite clairement affichée, il s'agit de mettre en cause l'idée que Plutarque fut un précurseur du féminisme. En louant le mariage et le partenariat conjugal, l'érudit de Chéronée ne propose aux femmes qu'une place de subalternes dans un monde organisé et tenu par les hommes. Son approche de la féminité ne se distingue pas, poursuit A. Chapman, de celle véhiculée par les clichés les plus traditionnels : les femmes seraient passives, sujettes aux émotions et incapables de se maîtriser. Chacun des chapitres argumente cette thèse en explorant une thématique particulière, elle-même reliée à un traité particulier (ce n'est donc pas l'ensemble des *Moralia* qui est considéré, malgré ce que suggère le titre) : la question du mariage avec les *Gamika Parangelmata*, le débat sur l'amour avec l'*Erôtikos*, la question des vertus de femmes avec les *Gunaikôn*

Arêtai puis la thématique du deuil et de l'affection dans la sphère familiale avec le *Paramuthikos eis tèn gunaika tèn autou*.

Pour étayer sa thèse, A. Chapman tire d'abord argument du fait que dans les *Gamika Parangelmata* Plutarque emprunte un certain nombre de ses conseils à la tradition classique (Xénophon, les Pythagoriciennes Théano et Phytis, Platon, Antipater de Tarse). Plutarque apparaîtrait, en somme, comme l'héritier d'une tradition dont il est loin, à son époque, d'être le seul représentant. Dans cette tradition, le mariage gréco-romain serait décrit comme un fait social reliant à un passé classique d'autant plus précieux qu'il serait perçu comme le témoin d'un âge révolu où les rôles de genre et la suprématie masculine ne seraient jamais mis en question. Les femmes spartiates des *Apophthegmata*, contre-modèles au portrait idéalisé de l'épouse soumise, fidèle et compréhensive face aux faiblesses de son mari, devraient être interprétées, selon A. Chapman, comme des épouses d'exception. Leur richesse et leur statut social les rendraient incomparables aux épouses grecques, en général, et aux épouses spartiates ordinaires, en particulier. Le chapitre suivant, consacré au traité *Erôtikos*, soulignerait la dissymétrie du traitement donné par Plutarque de la sexualité des hommes et des femmes. Si le traité paraît particulièrement original dans son approche de l'hétérosexualité - puisque le désir hétérosexuel relève d'une inspiration divine - la sexualité des femmes, analyse A. Chapman, resterait le point aveugle d'une réflexion entièrement organisée selon un

point de vue masculin. Le chapitre consacré aux *Vertus de femmes* vise ensuite à dénoncer l'échec de Plutarque : alors que le philosophe s'engageait à comparer les vertus des femmes avec celles des hommes, le fait de présenter uniquement une liste d'actions féminines, sans comparaison avec des actions masculines, constituerait un aveu d'impuissance : la vertu resterait, chez Plutarque, une qualité masculine. Les femmes dignes d'être célébrées mettraient en avant des qualités propres à leur genre, essentiellement l'endurance à la souffrance et la capacité à l'autosacrifice. Jamais ces femmes ne remettraient en cause l'ordre patriarcal et, lorsque les rôles sont clairement inversés (ainsi l'épisode sur les femmes d'Argos), il s'agirait, pour Plutarque, de souligner le caractère anormal et exceptionnel de la situation. Le dernier chapitre, appuyé sur le *Paramuthikos eis tèn gunaika tèn autou*, centre l'analyse autour de la thématique de l'incontinence du deuil féminin et la fragilité émotionnelle des femmes. Pourtant, comme le relève Chapman, le genre de la consolation s'adresse traditionnellement également à des hommes (ainsi Ps. Plutarque dans son adresse à Apollonius et Servius Sulpicius Rufus à Cicéron) et le traité de Plutarque livre plusieurs indices permettant de décrire une épouse à la fois très autonome et maîtresse de ses émotions notamment à l'occasion des funérailles de son enfant.

Le lecteur n'échappera pas au sentiment que l'ouvrage cherche à imposer un point de vue, celui d'un Plutarque très traditionnel dans son regard masculin sur les femmes. Si, à nos yeux, cette affirmation est recevable, l'argumentation est souvent contestable à la

fois dans les analyses et dans la méthode, qui souffre de ne pas suffisamment s'appuyer sur les travaux menés ces dernières années en études de genre. On aura par exemple du mal à suivre l'auteure lorsqu'elle explique que l'Isménodore du traité *Erôtikos* est un personnage à la fois masculin et féminin : parce qu'Isménodore engage la relation avec Bacchon, organise son rapt, est plus âgée que lui et joue le rôle conventionnel de l'éraсте, faut-il en conclure qu'elle est « masculine » ? Parce qu'elle subit sa passion pour le jeune homme, faut-il y voir un aveu de la « faiblesse caractéristique des femmes » ? Plutarque, au contraire de beaucoup de lecteurs d'aujourd'hui, explicite rarement (et il serait intéressant de préciser lorsqu'il les explicite) les caractéristiques comportementales de ses personnages en termes de genre. Dans l'Antiquité, de telles associations sont le fait d'auteurs (souvent des poètes comiques ou des hommes politiques) qui utilisent consciemment ces clichés pour faire rire ou discréditer un individu. Plutarque ne s'intéresserait pas à la sexualité des femmes ? Certainement, et il n'est en rien original¹. Rappelons que non seulement tel n'est pas l'objet de son étude mais, en plus, un tel découpage selon le sexe (homme/femme) est étranger à sa manière de concevoir les attitudes face à l'amour : *Erôtikos* montre précisément que, face à l'*erôs*, hommes et femmes sont concernés de manière similaire. Ce qui change dans la relation au désir est la position (sujet ou objet) dans laquelle chacun (homme ou femme) peut se trouver². Si Chapman a raison de souligner que les femmes célébrées par Plutarque ne remettent pas

¹ S. BOEHRINGER, *L'homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 2007.

² Voir l'introduction de F. FRAZIER à *Plutarque, Erotikos. Dialogue sur l'amour*, Paris Les Belles Lettres, coll. Classiques en Poche, 2008, p. xxiii.

en cause l'ordre patriarcal, on regrettera qu'elle ne mentionne pas les études qui - il est vrai en langue française - traitent de cette question depuis déjà plusieurs années³. Les spécialistes du genre, c'est-à-dire de l'étude des perceptions historiques de la différence de sexe, ont insisté sur la distinction méthodologique qu'il convient de tracer entre l'usage de termes connotant le masculin (ou le féminin), la fonction ou l'action réalisée et genre des personnes/personnages décrits dans l'action mentionnée. Cette distinction permet de montrer que l'*andreia* ou l'*aretê*, par exemple, ne sont pas des vertus masculines ou féminines et qu'elles peuvent caractériser, selon les circonstances et le statut des acteurs, les actes et comportements d'hommes ou de femmes⁴. De ce point de vue, certaines femmes peuvent avoir un rôle positif à jouer - souvent patrimonial et politique -, non pas parce qu'elles sont des femmes mais parce qu'elles sont des épouses de notables⁵. Le contexte précis dans lequel Plutarque s'inscrit ne s'explique donc pas, comme le soutient Chapman, par une métaphysique des genres, où, comme dans le traité *Isis et Osiris*, le masculin souverain organiserait le monde. A ce principe abstrait s'oppose en effet l'hétérogénéité du groupe des femmes présenté par Plutarque. Des femmes sont parfois actives et courageuses, fortes et supérieures comme elles sont parfois faibles, dominées et émotionnelles, sans exception. Il en est de même pour les hommes.

La question n'est donc pas de savoir comment Plutarque conçoit les femmes et le féminin en général, mais quel féminin et quel type de comportement il valorise pour les femmes. Il y a toute chance que ce comportement soit très comparable à celui qu'il valorise pour les hommes. Dans un monde où manifestement on ne pense pas prioritairement les individus en tant qu'hommes et en tant que femmes mais en tant que notables, citoyens, esclaves, Grecs ou Romains, chaque catégorie comportant à la fois des hommes et des femmes, la question d'un Plutarque féministe ou misogyne, très anachronique, risque de ne pas trouver de réponse.

VIOLAINE SEBILLOTTE
Université de Paris I-Sorbonne

CARMEN SOARES, *Crianças e jovens nas Vidas de Plutarco*, Universidade de Coimbra, Coimbra, 2011, 134 p. ISBN 978-989-721-003-7.

Los estudios sobre la familia y, más en concreto, sobre la infancia en la Antigüedad Clásica han recibido un fuerte impulso en los últimos años; por citar un único ejemplo, pero representativo, recordemos la publicación de *Coming of Age in Ancient Greece: Images of Childhood from the Classical Past*, Jenifer Neils & John H. Oakley, eds., New Haven, Yale University Press, 2003, documentadísimo catálogo de una exposición sobre el tema. En la colección *Classica Digitalia* de la Universidad de

³ Voir P. SCHMITT PANTEL, *Aithra et Pandora. Femmes, genre et cité dans la Grèce classique* Paris, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, 2009 qui rassemble des articles édités entre 1977 et 2008.

⁴ De ce point de vue, les analyses de PH. STADTER, *Plutarch's Historical Methods. An Analysis of the Mulierum Virtutes*, 1965 ou de J. MCINERNEY dans R. ROSEN & I. SLUITER (ed.), *Andreia. Studies in Manliness and Courage in Classical Antiquity*, Leiden-Boston, 203, p. 319-344, sont sous-utilisées.

⁵ Voir l'étude de R. VAN BREMEN, *The limits of participation : women and civic life in the Greek East in the Hellenistic and Roman periods*, Amsterdam, J.C. GIEBEN, 1996, qui, même si elle limite la participation des femmes de notables à un niveau secondaire à celui de leurs équivalents masculins, montre bien que, dans les contextes ici étudiés, les catégories de sexe (hommes/femmes) ne fonctionnent pas.